



Hommage à tous les Hérétiques de l'obscurantisme.

Ce qui fascine dans « **Hérétiques** » de **Leonardo Padura**, sorti dans sa traduction française à l'automne 2014, c'est comment l'auteur cubain se transforme en une araignée tropicale d'une espèce bien particulière, capable de tisser une toile au maillage très serré entre quatre époques différentes : Cuba des années 40, La Havane des années 2000, Miami des années 60, Amsterdam à son apogée, l'époque de Rembrandt ; sans lâcher sa proie : le lecteur, balloté avec étonnement et bonheur entre la grande Histoire et l'histoire privée de personnages tous très attachants.

### **De quoi s'agit-il ?**

C'est une enquête autour d'un tableau volé menée par un ancien flic, Mario Condé, plus vivant et désabusé que jamais : dépouillé mais généreux, désenchanté mais curieux, imbibé de rhum mais lucide presque malgré lui et malgré les brumes de chaleur, d'alcool et de désillusions propres à la Havane où se passe l'essentiel de l'action.

Ce tableau est signé de la main de Rembrandt, un tableau tout aussi improbable que le récit. Ce récit est composé en trois parties : le Livre de Daniel, d'Élie et de Judith, comme dans l'Ancien Testament chacun de ses livres porte sur la destinée tragique de personnages condamnés. Mais, à la différence de la Bible hébraïque, ces personnages par tâtonnements successifs et avec les moyens de leur époque, bien modestement, à leur rythme et à leur façon cherchent à briser les chaînes de l'oppression qui les oppriment. Chacun d'eux, avide de liberté de conscience et d'action, lutte contre l'obscurantisme propre à chaque époque.

**Ce livre est un hommage au libre arbitre et à l'esprit critique** qui animent ces « hérétiques ». Ce sont des hommes de « bonne volonté », ceux du Nouveau Testament, des anti-héros mais qui, individuellement et avec courage, luttent contre les dictats de règles inadaptées, imposées par leur communauté. Si la forme est biblique, cette apologie du libre arbitre est un inversement des valeurs, c'est **une somme anti dogmatique**. Et c'est sans doute pour cela que Padura va très loin dans la recherche des mécanismes psychologiques quasi inconscients qui amènent ces modestes individus à la révolte, la marginalisation et la mort, plus que le goût du détail et de l'anecdote d'un auteur de roman historique. Padura est un auteur dissident qui écrit dans un régime castriste.

A l'intérieur des trois livres, la circulation entre chacun est permanente grâce aux circonvolutions de l'enquête menée par M. Condé. Les ruptures chronologiques sont sources de surprises, d'inconnu, de ruptures et parallèles. Et à l'intérieur des périodes évoquées il y a un fourmillement de liens d'une extrême richesse entre père, fils, oncle, amants, copains, maître et élèves. La question de l'identité, l'appartenance, les racines, la mémoire, le désir et l'attachement est chaque fois posée.

Chacun de ces livres mériterait une analyse critique spécifique :

**Le plus poignant est le « livre de Daniel »** qui s'ouvre par un des coups de théâtre les plus abjecte de l'histoire contemporaine. Daniel a huit ans, cet enfant juif exilé depuis peu chez son oncle Joseph Kaminsky attend ses parents et sa sœur sur le quai de la Havane en mai 1939. Ils doivent arriver avec les 934 autres juifs à bord du paquebot SS « Saint Louis ». Ils ne débarqueront jamais, tout comme les autres juifs à bord, réexpédiés vers l'Allemagne nazie, après avoir été cyniquement dépouillés de tous leur biens. Les Kaminsky détenaient une relique familiale : un tableau signé de Rembrandt d'une valeur inestimable, ce tableau, bien que remis aux fonctionnaires corrompus du service de l'immigration du gouvernement cubain, n'a pu assurer leur salut. L'enfant pétrifié voit repartir le bateau et ses parents à bord. Daniel incarne le traumatisme. En cet instant, l'enfant impuissant, qui a tant prié, abjure une foi innocente.

**Le plus fascinant est le livre d'Elias**, jeune juif extrêmement attiré par la peinture, jusqu'à vouloir devenir peintre, ce qui est strictement impossible car condamné par le deuxième commandement des Tables de la Loi. Elias vit à Amsterdam, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, période d'apogée de la « Nouvelle Jérusalem » dont les portes se sont ouvertes à la communauté séfarade chassée du royaume d'Espagne. Rembrandt, qui l'a accepté comme serviteur, va mettre sa vocation à rude épreuve. Elias a du talent ce qui lui sera fatal puisqu'il devra s'exiler en Pologne, au pire moment, celui du massacre des juifs dans la plus grande barbarie entre 1648 et 1653 Cette reconstitution d'Amsterdam et de l'atelier de Rembrandt est d'une qualité à couper le souffle d'un lecteur avide d'en apprendre davantage sur les méthodes de travail d'un des plus grand maître de la peinture. Or le portrait d'Elias peint par Rembrandt est le tableau détenu par la famille polonaise Kaminsky.

**Le plus déroutant est le livre de Judith**, Padura s'intéresse au devenir de la troisième génération de Cubains nés sous le régime castriste et plus particulièrement à un groupe de jeunes lycéens les « Emo » qui semblent payer le prix de l'impuissance des pères à refuser la compromission avec ce régime corrompu et retournent contre eux le sadisme et la perversion. Le lecteur apprend que la doctrine Emo prône la scarification, la drogue et la dépression comme moyen de libération de l'individu par l'autodestruction. Le suicide de Judith dont la famille a un rapport avec le tableau volé, montre la puissance des forces obscures qui ruinent l'âme et le corps de cette génération des héritiers du poison mortel de la soumission à une doctrine perverse et au combien faussement égalitaire.

Est-il possible qu'Obama et Raul Castro aient entendu, ce 10 décembre 2014, à Soweto, jour de leur poignée de mains historique, le désarroi de ce grand maître de la littérature contemporaine qu'est Leonardo Padura ?

Odile Gasquet, décembre 2014.